



Kenny Barron en vedette dans trois concerts différents au FIJM *Page E 3*



Eric McCormack, le secret le mieux gardé de la littérature canadienne *Page E 7*

Culture & Livres

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 JUILLET 2016



FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

LA SCÈNE LOCALE S'ILLUSTRE À QUÉBEC

GUILLAUME D.CYR

Dans l'ordre, de gauche à droite : les quatre membres de Men I Trust, Anatole, Margaux Sauvé de Ghostly Kisses, deux membres de LOS, Tire le Coyote, Karim Ouellet, King Abid, Simon Lachance de Raton Lover et quatre membres du groupe Jah & I.

En l'espace de quelques années, le quartier Saint-Roch a gagné au moins trois salles de spectacles, une maison de disques majeure et des dizaines de nouveaux groupes. La scène locale de la capitale est en feu et ça paraît dans la programmation du Festival d'été.

ISABELLE PORTER
à Québec

« Il y a vraiment une effervescence, note le directeur de la programmation du Festival d'été, Louis Bellavance. C'a été une révélation depuis que je suis ici, et ça continue. » Avant d'être nommé au Festival en 2011, le programmateur œuvrait au sein d'Evenko à Montréal. Il se rappelle encore son étonnement lorsque Pascale Picard s'est imposée dans l'industrie en 2007. « Ça m'avait frappé qu'elle vienne de Québec. Pour moi, c'était une anomalie. »

Or on n'en est plus là. De Karim Ouellet à Tire le Coyote, les révélations issues de la capitale se multiplient et le festival nous permettra d'en découvrir des dizaines d'autres cette année. Près de 40 artistes de la capitale sont au programme cette année. Du jamais vu.

Parce que le talent est là, souligne le bras droit de Louis Bellavance, Arnaud Cordier. « On ne fait pas du local pour faire du local, il y a de plus en plus de projets intéressants. » Et d'ajouter que, s'ils avaient eu de la place, ils auraient pu « facilement en "booker" une dizaine de plus. »

Histoire d'illustrer le phénomène, *Le Devoir* a réuni les musiciens de neuf de ces groupes pour une photo dans le quartier Saint-Roch, où la plupart résident et presque tous travaillent. Tous les

jours durant le festival, le journal présentera un portrait d'au moins un de ces artistes à découvrir.

Le plus maquillé du groupe s'appelle Anatole. Révélé l'an dernier aux Francouvertes, cet androgyne provocateur se produira deux fois au Festival d'été. Comme la plupart des musiciens qui ont participé au reportage, il a plus d'un projet (également Mauves, dans son cas). Selon lui, « la scène locale n'a jamais été aussi vivante ». « Il n'y a pas si longtemps, les groupes qui roulaient ici se comptaient sur les doigts d'une main, et là, c'est vraiment effervescent. Il y a des nouveaux projets qui naissent à toutes les saisons. »

Surtout, ils sont de plus en plus nombreux à rester à Québec, note Benoît Pinette, du projet folk Tire le Coyote. À l'origine, le chanteur originaire de Sherbrooke s'est installé dans la capitale par amour et il se réjouit aujourd'hui de pouvoir y poursuivre sa carrière. « Le plus le fun, c'est que les artistes sentent qu'ils peuvent rester ici. Avant, on pensait qu'on était obligés d'aller à Montréal. »

En plus, la scène locale s'est ouverte et diversifiée, note King Abid, qui fait dans l'électro-reggae d'inspiration tunisienne. « Avant, c'était très axé sur le rock, la techno et la chanson française, mais maintenant, il y a plus de genres, plus d'immigrés, plus de couleurs qui s'ajoutent. Il y a une scène reggae à Québec, le hip-hop se porte à son mieux. C'est très vivant. »

Des lieux et un coup de pouce financier

Mais qu'est-ce qu'on a mis dans l'eau? Comment l'expliquer? D'abord par les salles, note

Karim Ouellet. Après la fermeture du bar Le D'Auteuil il y a dix ans, les artistes moins commerciaux avaient de la difficulté à trouver des lieux pour se faire entendre. Jusqu'à ce que de nouveaux joueurs prennent le relais.

« Avec *L'Anti*, *Le Cercle*, *Pantoum* et *Le District*, c'est incroyable, explique Karim Ouellet. Maintenant, on a presque un spectacle par jour à Québec. » Et tout ça se passe dans le quartier Saint-Roch. « Ça va plus loin que la musique. Ça donne un nouveau visage culturel à Québec. »

Dans cet écosystème, Pantoum joue un rôle particulier. Plus underground que les autres, la salle présente tous les samedis des prestations de groupes de Québec ou d'ailleurs pour pas cher (10\$ l'entrée).

En plus, Pantoum sert de lieu de répétitions. « Tout le monde se connaît chez Pantoum, note Margaux Sauvé, du groupe électro-pop Ghostly Kisses. Je ne sais plus combien de groupes répètent là-bas. C'est très accessible, pas très cher et axé sur l'entraide. »

Diplômée du conservatoire, cette violoniste a lancé Ghostly Kisses avec Dragos Chiriac il y a à peine un an. Leur pièce *Such Words* a fait un tabac sur Spotify avec plus d'un million de visionnements. Au Festival d'été, on pourra les entendre sur la scène Fibe, face au parlement.

Lancée cette année, cette scène gratuite (qui s'ajoute au square D'Youville) met l'accent sur les découvertes d'ici et d'ailleurs. Son acolyte Dragos Chiriac s'y produira deux fois parce que son autre groupe d'électro, Men I Trust, est aussi à l'affiche. Cet étudiant au doctorat en

musicologie est associé à mille et un projets dans la capitale comme réalisateur.

Cet hiver, Men I Trust et Ghostly Kisses ont pu participer à la Canadian Music Week à Toronto, une précieuse occasion de se faire connaître par l'industrie.

Tout ça en bonne partie grâce à la Ville et à son programme Première Ovation qui subventionne des projets d'artistes locaux depuis 2008 avec le soutien du ministère de la Culture. Chaque année, entre 20 et 40 bourses sont décernées en musique.

Presque tous les artistes à qui nous avons parlé en ont bénéficié à un moment ou à un autre. « C'est un bon tremplin pour débiter », avance Maxine Maillet de LOS, un autre groupe attendu sur la scène Fibe, qui mêle pop, punk et rock garage. « Ça aide beaucoup les jeunes et les groupes locaux », ajoute-t-elle.

En entrevue, les membres de son groupe disent quand même se méfier de l'étiquette « groupe local ». « On veut aller loin », insiste Maxine en soulignant qu'on donne parfois cette étiquette à ceux qui n'arrivent pas à percer ailleurs.

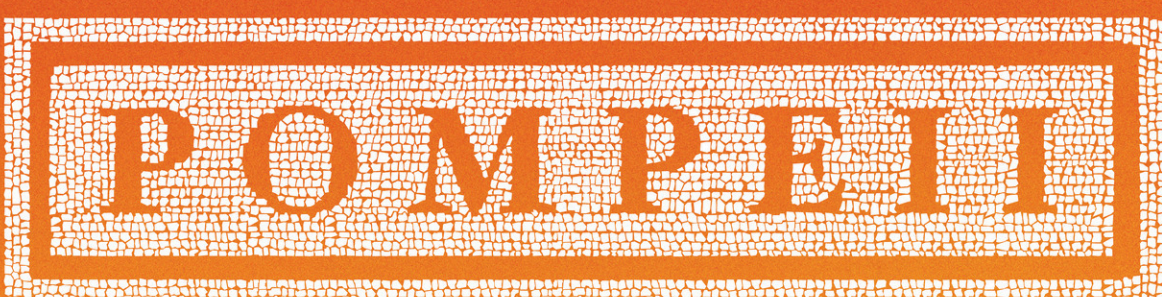
Une maison de disques clé

Chose certaine, Karim Ouellet a fait la preuve qu'on pouvait rester à Québec tout en perçant à l'international. « Toute ma gang est à Québec, dit-il. Ma maison de disques, mon groupe. »

Sa maison de disques, c'est Coyote Records, un nouveau joueur-clé dans cette nouvelle dynamique. « Avec Coyote, on montre qu'on est capables de faire la job », résume Marc-André LeBon, bassiste du groupe reggae Jah & I, qui est aussi ingénieur de son chez Coyote.

Fondée en 2014 par Raphael Perez à partir

VOIR PAGE E 4 : SCÈNE



DÉJÀ 200 000 VISITEURS !

Cet été, le Musée est ouvert tous les jours dès 10 h.

Partenaire de l'exposition

Une présentation de



mbam.qc.ca



Une exposition organisée en partenariat par le Musée royal de l'Ontario, Toronto, et le Musée des beaux-arts de Montréal, en collaboration avec le Museo Archeologico Nazionale di Napoli et la Soprintendenza Pompei.

CULTURE › THÉÂTRE CIRQUE

MONTRÉAL COMPLÈTEMENT CIRQUE

Pas de deux pour saltimbanques amoureux

MANON DUMAIS

Depuis la création de leur premier spectacle, *La piste là*, en 2007, où ils partageaient la scène avec d'autres artistes, Kati Pikkarainen et Victor Cathala rêvaient d'un spectacle à deux. En tournée pendant quatre ans avec *La piste là*, le couple à la ville et à la scène a eu amplement le temps de trouver la matière de leur second spectacle, *Pour le meilleur et pour le pire*.

« Avec *La piste là*, qu'on a présenté 400 fois, on était souvent sur la route et on écoutait la radio. Donc, la musicalité est vraiment importante dans ce spectacle. La voiture, la radio, l'émotion: c'est vraiment la base de *Pour le meilleur et pour le pire*. On avait envie de raconter le fait de se déplacer, d'être itinérant, de monter et de démonter le chapiteau. On voulait faire voyager le public en voyageant nous-mêmes », explique Cathala au téléphone.

Sans être autobiographique, le spectacle est ponctué de moments qu'a vécus le couple, tel ce numéro final où ils se livrent à un pas de deux sur *Le vent nous portera* de Noir Désir, repris par Sophie Hunger. « C'est une scène qu'on a trouvée assez vite. Un soir qu'on était très fatigués, on a mis la radio et on est tombés là-dessus. »

En fondant le Cirque Aïtal en 2004, Pikkarainen et Cathala ont voulu respecter la tradition du cirque sous le chapiteau. A bord d'une rutilante Simca rouge, la menue Finlandaise et le colosse français s'amènent ainsi sur une scène circulaire de terre où ils racontent les hauts et les bas d'un couple.

« Le chapiteau amène un côté traditionnel, et la tradition, Kati et moi, on respecte ça. Du coup, on ne joue pas le cirque, on le fait. Je pense que la circularité de la scène accentue la proximité avec le public, qui peut sentir la poussière, qui ne sait pas s'il est chez nous ou sous le chapiteau. Le public interagit avec une telle proximité qu'on peut le sentir, le toucher. Il y a vraiment un courant qui passe entre nous et le public, ça devient magique. C'est vraiment agréable à vivre et à faire partager. »

Jeux de mains

S'étant rencontrés au Centre national des arts du cirque de Châlons-en-Champagne, Kati Pikkarainen et Victor Cathala y ont rapidement formé un duo spécialiste du main à main. Cette discipline, qui leur a permis de remporter une



RAYNAUD DE LAGE

Sur une scène circulaire, Kati Pikkarainen et Victor Cathala racontent les hauts et les bas d'un couple.

médaille d'argent au Festival mondial du cirque en 2005, tient une place de choix dans *Pour le meilleur et pour le pire*.

« Le main à main, c'est un moment de cirque pur, avance Victor Cathala. Cela nous a permis de découvrir d'autres disciplines, notamment les jeux icariens, la perche, sans pour autant en devenir spécialistes. Dans le fait de travailler à deux, il faut vraiment beaucoup de tempo, être en accord avec l'autre. »

Contrairement à leur précé-

dent spectacle, le tandem n'a pas voulu mettre l'accent sur les différences physiques, lesquelles sautent aux yeux dès l'arrivée en piste. « Dès que je suis à côté d'elle, ça impressionne. Elle est petite, mais attention! » avertit-il.

Fidèles à leurs habitudes, les deux artistes se laissent porter par ce qu'ils appellent des accidents, des moments de grâce, dont ils sont très friands.

« On avait envie de travailler sur l'émotion, de s'y confronter. La part du rire est beaucoup

plus dans la première partie du spectacle. Plus on avance, plus on rentre dans les choses un peu plus sombres, plus touchantes. On passe du vrai rire aux vraies larmes, on est dans l'émotion pure. On a beau avoir présenté le spectacle 350 fois depuis cinq ans, l'émotion est toujours là et c'est d'autant plus agréable. »

Le Devoir

Au chapiteau de la Tohu du 7 au 17 juillet



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Amanda Kellock et Danette MacKay ont transposé l'action dans un futur post-apocalyptique.

Shakespeare change de sexe

Le Théâtre Répercussion transpose les luttes de Jules César dans un univers féminin

MARIE LABRECQUE

Pour s'exprimer en termes contemporains, disons que la pièce de Shakespeare ne passerait pas le fameux test de Bechdel, conçu pour jauger la présence féminine dans les œuvres. La nouvelle directrice artistique du Théâtre Répercussion désirait monter *Jules César* — une première pour la compagnie en 28 ans d'existence — pour sa tournée estivale de Shakespeare-in-the-Park. Mais elle jugeait difficile de présenter tel quel ce texte, qui ne comporte que deux personnages féminins, des épouses inquiètes pour leur homme...

« Elles n'ont aucun pouvoir et sont réduites au silence. Et moi, comme femme, je n'en peux plus », explique Amanda Kellock, qui a donc décidé de miser plutôt sur une distribution exclusivement féminine. Bref, l'exact contraire des conditions de la création, une époque où tous les interprètes devaient être mâles.

Avec le répertoire du Grand Will, la metteuse en scène se trouve souvent aux prises avec ce problème. Et sa propension à opérer un changement de sexe chez certains personnages relève d'abord du désir de donner des rôles consistants aux actrices. « Si je lis Jules César, c'est Cassius, Brutus, Marc-Antoine que je veux jouer, pas les personnages féminins! » C'est aussi une façon d'illustrer que les enjeux politiques que pose la pièce intéressent, et concernent aussi, les femmes.

Écrite en 1599, la tragédie raconte le complot fomenté par certains tribuns contre Jules César (Leni Parker), un dictateur adulé auquel ils prêtent l'intention de devenir roi, puis la guerre qui découle de cet assassinat pour sauver la République. Amanda Kellock s'intéresse au conflit « entre les besoins de la société et l'ambition personnelle ». Et se demande si la violence est une réponse valable contre ce qui menace la démocratie.

La pièce explore aussi l'influence des dirigeants sur des citoyens qu'ils manipulent. « Mais on voit aussi que le peuple a beaucoup de pouvoir. Ces politiciens ont besoin du peuple pour faire ce qu'ils veulent. »

Ce culte de la personnalité n'a pas disparu : « En ce moment, c'est un peu comme Trump. » « Sauf que César était pas mal plus intelligent! » rétorque malicieusement la comédienne Danette MacKay, qui incarne Cassius, l'instigateur de la conjuration.

Pouvoir féminin

Pour justifier sa distribution, la metteuse en scène a trans-

posé l'intrigue dans un futur post-apocalyptique, dévasté par la guerre, où l'une des sociétés restantes a décidé de bannir les hommes. Sauf que cette civilisation féminine persiste à reproduire les anciens modèles et à se partager les rôles selon une division traditionnelle des genres: certaines ont donc choisi de vivre « comme des hommes ». « C'est pourquoi c'est une tragédie: leur démarche utopique n'a pas fonctionné. »

Paradoxalement, Amanda Kellock est l'une de ceux qui croient que, si les femmes étaient au pouvoir, le monde serait différent. « Je pense qu'on n'a jamais vu une société importante où les femmes ont vraiment le pouvoir. On découvre ici qu'on est enclines aux mêmes passions et erreurs. Mais à la fin du spectacle — c'est la seule chose que j'ajoute à *Shakespeare* —, les survivantes ont un moment d'épiphanie. »

Partie sans idée préconçue, la metteuse en scène découvre à mesure ce que cette féminisation apporte à la pièce. « Je pense qu'il y a des moments où on entend le texte différemment. » La violence prend une autre couleur, estime pour sa part Danette MacKay. « On est tellement habitués à voir les hommes associés aux atrocités de la guerre qu'on devient un peu immunisés. Mais quand c'est une femme qui dit ces choses-là, c'est traumatisant. »

L'interprète de Cassius affirme jouer d'abord « l'intention du texte », et pas le sexe de son personnage. Par contre, elle s'efforce de rendre la voix forte de ce puissant général et, sur le plan physique, d'occuper l'espace. La comédienne constate qu'en général, les femmes ne sont pas habituées à s'imposer sans s'excuser. « C'est la première fois de ma vie que je travaille avec seulement des femmes. J'adore ça. C'est intéressant de voir comment les actrices apprennent graduellement à prendre de la place. » Car il en irait dans les salles de répétition comme dans n'importe quelle réunion: ce sont les hommes qui s'imposent, même s'ils sont minoritaires. « C'est le pouvoir qui veut ça. Mais lorsqu'on est seulement entre femmes, on a la liberté de faire ce qu'on veut. »

Collaboratrice
Le Devoir

JULES CÉSAR

Texte: William Shakespeare
Mise en scène: Amanda Kellock
Une production du Théâtre Répercussion
Du 7 juillet au 3 août, dans des parcs de la région montréalaise
<http://repercussiontheatre.com/current-production/the-tour>

Les six amis de Flip Fabrique

CAROLINE MONTPETIT

Leur truc, c'est le cirque, le vrai: avec ses folles voltiges, ses acrobaties à couper le souffle et ses clowns hilarants.

Ils ont ravi tout le monde avec leur premier spectacle, *Attrape-moi*. Ils persistent et signent cette année avec *Transit*, le spectacle des artistes de Flip Fabrique qui ouvre, en grande première mondiale, le festival Montréal complètement cirque, à la Tohu, le 7 juillet.

Il faut dire que, depuis sa conception en 2011, par six copains ayant étudié ensemble à l'École de cirque de Québec, la compagnie Flip Fabrique a connu un succès fulgurant. Cet été, elle produit même trois spectacles en même temps, *Transit* à Montréal, *Attrape-moi* à Edimbourg et *Crépuscule* dans le Vieux-Port de Québec.

« Flip Fabrique a environ 60 sous-traitants, en comptant les techniciens et employés », dit Bruno Gagnon, qui dirige la troupe depuis sa création.

Mais Flip Fabrique, c'est d'abord et avant tout six artistes de cirque qui ont roulé leur bosse partout dans le monde après avoir obtenu leur diplôme ensemble de l'École de cirque. Certains ont travaillé auparavant avec le Cirque du Soleil, d'autres avec le Cirque Eloize.

« À un moment donné, après 1500 spectacles, on s'est dit: c'est peut-être le temps de prendre un tournant, un risque. J'ai appelé tout le monde et j'ai demandé: "Est-ce qu'on lâche tout pour créer notre propre spectacle, notre propre couleur, notre



NORBI WHITNEY

La compagnie Flip Fabrique a été créée en 2011 par six copains ayant étudié ensemble à l'École de cirque de Québec.

propre identité? » Tout le monde a sauté dans l'aventure. La compagnie a été créée en 2011 et les artistes sont arrivés en 2012 », raconte Bruno Gagnon.

Leur premier spectacle, *Attrape-moi*, a été adapté pour être présenté durant six mois à Berlin. Et *Transit* en est quelque sorte la suite, c'est-à-dire qu'on va y aborder les expériences vécues par l'équipe depuis le début de la compagnie.

Les artistes mettent le paquet, puisqu'ils ont choisi d'aborder ce spectacle « comme si c'était le dernier ». « C'est sûr qu'on parle des péripéties qui nous sont arrivées alors qu'on a traversé des dizaines de villes en tournée. On a fait ensemble une rétrospective », poursuit Bruno Gagnon.

On y abordera aussi la car-

rière démesurément courte de l'artiste de cirque, dit-il. « On n'est pas au début de notre carrière, relève-t-il. Mais on n'est pas à la fin non plus. On n'est pas nécessairement à la croisée des chemins. » En imaginant ce spectacle comme si c'était le dernier, les artistes se donnent le droit de faire toutes les folies dont ils ont rêvé, dit-il.

Spectacle accessible à toute la famille, *Transit* sera à la fois léger et ludique, même si on aborde le thème d'une certaine nostalgie de l'enfance.

Mais ce sont bien les disciplines circassiennes qui sont exploitées ici au maximum: jonglerie, houla houp, trampoline. « Voir un acrobate de 200 livres virevolter dans les airs, pour atterrir sur un pied au sommet du trampoline, ça

ne laisse personne indifférent », promet-il.

Mais il y aura aussi abondance de bonbons pour les petits et les grands. « Les bonbons, les jeux, c'est ludique, c'est léger, ça fait du bien à regarder », poursuit-il.

Que les spectacles soient à petit ou à grand déploiement, c'est une énergie contagieuse qu'ils veulent transmettre. « Les gens veulent jouer avec nous », dit-il. Et en bout de piste, il devrait y avoir des jubés pour tout le monde.

Le Devoir

TRANSIT

De Flip Fabrique. À la Tohu le jeudi 7 juillet à 20h30, et ensuite tous les soirs à 19h (sauf lundi) jusqu'au 16 juillet.

Bienvenue aux unilingues

Cet été, Shakespeare-in-the-Park sera accessible aux francophones rebutés par l'exigeant texte original. Grâce à la mise à l'essai d'une technologie de la compagnie Plank Design, les spectateurs pourront télécharger le texte traduit sur leur cellulaire.

CULTURE › JAZZ

Le FIJM d'ici et maintenant

SERGE TRUFFAUT

Duke Ellington et Count Basie hier, Joe Lovano et Matt Wilson aujourd'hui, soulignent et soulignent encore que le jazz vit et survit grâce, en bonne partie, aux musiciens locaux. Ceux qui restent. Ceux qui enseignent, qui font du studio et déclinent les audaces et les ressorts du jazz les fins de semaine. Parmi les artistes à l'affiche de cette 37^e édition du FIJM, on a retenu trois Montréalais et un Torontois.

Ceux qui habitent dans nos environs sont le trompettiste Ron Di Lauro ainsi que les contrebassistes Frédéric Alarie et Normand Guilbeault. Celui qui nous vient de Toronto est le pianiste Robi Botos. Un protégé d'Oscar Peterson qui est d'origine hongroise et roumaine.

Ce samedi soir à l'Upstairs, le pianiste Robi Botos de Toronto se produira à 19 h puis à 21 h 45 en compagnie notamment du saxophoniste ténor Seamus Blake, avec lequel il a enregistré *Movin' Forward* sur l'étiquette A440-Entertainment. En protégé de Peterson, Botos se démarque par sa virtuosité, par le flot des grappes sonores. Il a pour lui un sens de l'articulation hors du commun. Qui plus est, il sera accompagné de Blake, né au Royaume-Uni, qui a grandi à Vancouver avant de s'installer à New York, où il se produit très souvent en compagnie de ces musiciens qui ont fait la réputation, et la bonne, du club Small's et de son label.

À bien des égards, Ron Di Lauro résume l'archétype du professionnel qui reste à demeure. Il joue donc de la trompette, qu'il enseigne à l'Université de Montréal, où il dirige notamment le big band, et il fait pas mal de studio et beaucoup de tournées avec les artistes dits populaires. Quoi d'autre? Depuis plusieurs mois maintenant, il s'emploie avec talent à la mise en relief des clartés qui ponctuent l'œuvre de Miles Davis en général et de *Kind of Blue* en particulier. Vraiment... chapeau! Le 7 juillet au Gesù à compter de 18 h. Prix des billets: de 33\$ à 39,35\$. Les 8 et 9 juillet au Dièse Onze à compter de 21h30. Prix du billet: 20\$.

Le contrebassiste Frédéric Alarie a toujours été un artiste de la finesse, des nuances, des voluptés, de la subtilité. Et ce, mine de rien, depuis plus de 20 ans maintenant. Il est également très courageux. À preuve, ce qu'il entend proposer le 5 juillet à L'Astral dans le cadre de la série Jazz d'ici, soit un hommage à Scott LaFaro.

Enfin, le contrebassiste Normand Guilbeault, le grand Guilbeault. Oui, oui, oui, le grand Guilbeault, car il est comme son modèle, Charles Mingus. Autrement dit, il est toujours enclin à conjuguer le jazz avec passion, parfois avec colère, et ce ne sont pas les raisons qui manquent, parfois avec tendresse, avec joie et son contraire, toujours avec intensité... Guilbeault est la contradiction du jazz tranquille, pépère, on osera dire «petit-bourgeois». En d'autres termes, il est jazz sans concessions. Il en est un des héros. Avec son ensemble qui comprend notamment Jean Derome aux saxes et Mathieu Bélanger à la clarinette basse, Guilbeault détaillera les œuvres de Mingus le 3 juillet à compter de 21h30. Prix du billet: 20\$.

◆◆◆

De la série Jazz dans la nuit, on a retenu un nom, mais un grand: Aaron Parks. Ce pianiste est toujours étonnant. Que ce soit en solo, en trio ou avec ce formidable quartet James Farm qu'il a fondé en compagnie du saxophoniste Joshua Redman, du contrebassiste Matt Penman et du batteur Eric Harland, Parks se distingue par son brio. Il est dynamique, puissant, prolixe et, on insiste, étonnant. Il se produira en trio le 9 juillet à compter de 22h30. Prix du billet: de 37\$ à 43,35\$.

Collaborateur
Le Devoir

Les innombrables déclinaisons de Kenny Barron

Le légendaire pianiste tient l'affiche de la série Invitation

GUILLAUME
BOURGAULT-CÔTÉ

Kenny Barron est une sorte de caméléon, un musicien capable de s'adapter à tous les formats et de moduler son jeu au gré des projets — et ils ont été innombrables au fil de sa carrière. Le genre d'atout particulièrement utile dans une série Invitation...

Pianiste de référence en matière d'élégance stylistique et sonore, Barron est assurément l'un des plus grands noms du piano jazz du dernier demi-siècle. Accompagnateur hors pair, il compte à ce titre «près de 450 albums», en plus d'une «cinquantaine de disques comme leader», disait-il au téléphone la semaine dernière. Rendu à ce niveau, il a gagné le droit d'être légèrement approximatif.

«Ça fait beaucoup de projets, mais j'apprends encore tous les jours, vous savez. Chaque musicien a quelque chose à offrir. J'ai appris de plusieurs élèves que j'ai eus au fil des ans... Et toutes ces expériences font ce que ma musique est aujourd'hui», dit celui à qui on doit des collaborations importantes avec Stan Getz, Yusef Lateef, Ron Carter et Dizzy Gillespie.

Habitué du FIJM, Barron sera à une douzième présence depuis 1984... et à sa deuxième carte blanche. Il y a 20 ans, il avait offert une performance quintuple au théâtre Maison-



PAUL BERGEN ANP AGENCE FRANCE-PRESSE

Kenny Barron est assurément l'un des plus grands noms du piano jazz du dernier demi-siècle.

neuve, jouant en solo, en duo, en trio, en quartet et en quintet au cours d'une même soirée.

Cette année, l'homme de 73 ans aura le temps de s'installer plus confortablement, la série Invitation se déclinant sur trois soirées au cours desquelles il recevra notamment le guitariste Lionel Loueke. Les deux avaient contribué à l'album *Traveler* paru en 2008.

«C'est certainement un des concerts que j'attends avec le plus d'impatience», disait Loueke au *Devoir* cette semaine. Nous n'avons jamais

joué en duo en concert ensemble. Ce sera très spécial, étant donné l'admiration et le respect que j'ai pour lui.»

Pour Loueke, Kenny Barron est «un pianiste qui reste toujours lui-même, qu'on peut reconnaître facilement. Il a cette qualité rare de pouvoir tout faire parce qu'il "entend" bien: il s'ouvre à la musique, il s'adapte à ce qui se passe. Et il n'a peur de rien.»

Du guitariste béninois, Barron aime justement «le jeu très aventureux et le grand spectre qu'il utilise. Il m'oblige à penser

différemment. Jouer avec lui, c'est comme voyager.» Concerant la combinaison piano-guitare, Barron dit qu'elle nécessite une certaine prudence: les deux sont des instruments harmoniques, «il peut y avoir risque de collision», illustre-t-il. Mais avec Lionel, il n'y a aucun souci: il est sensationnel, on va bien se compléter.»

Second acte: un duo avec la jeune flûtiste et chanteuse Elena Pinderhughes, dont la carrière connaît une fulgurante ascension. Kenny Barron la trouve purement...

«fascinante». «J'enseignais à son frère qui me l'a présentée il y a quelques années. J'ai été soufflé par elle. C'est une formidable flûtiste, avec un son très beau, très profond. Elle sait comment naviguer à travers les changements harmoniques et peut jouer de tout. Vraiment une grande musicienne, à mon avis. Et une excellente chanteuse, en plus.»

Les deux interpréteront notamment des compositions de Barron sur lesquelles la chanteuse et auteure Janice Jarrett a posé des paroles.

La série se terminera avec un concert du trio de Barron, qui comprend le batteur Jonathan Blake et le contrebassiste Kiyoshi Kitagawa. Après dix ans de jeu commun, le groupe vient de faire paraître un premier album, *Book of Intuition*, qui sera à la base du concert de mardi. «Chacun amène une expérience particulière, dit le pianiste. Kitagawa a un son fantastique, et c'est quelqu'un d'aventureux, comme Loueke. Blake possède une énergie qui apporte beaucoup à l'ensemble. C'est toujours un plaisir de jouer avec eux... et de jouer tout court.»

Le Devoir

KENNY BARRON,
SÉRIE INVITATION

Avec Lionel Loueke, au Gesù dimanche 3 juillet à 18 h. Avec Elena Pinderhughes, au Gesù lundi 4 juillet à 18 h. En trio, au Gesù mardi 5 juillet à 18 h.

Lila Downs, le cycle de la vie et de la mort

YVES BERNARD

Entre les envolées opératiques et le slam-rap sur des brassées de cumbia, de musique de mariachis, de norteña, de jazz, de blues et plus encore, Lila Downs raconte l'histoire des déshérités et explique en poésie les rituels autochtones de l'Amérique. Il en découle une façon véritablement singulière d'exprimer le cycle de la vie et de la mort. Et l'expérience se poursuit sur *Balas y chocolate*, le disque qu'elle a fait paraître l'an dernier. Elle vient en présenter la substance ce samedi au Métropolis, tout en ajoutant plusieurs grandes chansons de différentes époques.

Sur *Balas y chocolate*, le thème de la mort occupe une place prépondérante: par la mort physique, les disparus et les liens avec les ancêtres. Lila Downs confirme: «Oui, c'est important, et dans le monde anglo, il y a maintenant un peu plus de réception par rapport à cela. Avant, personne ne voulait entendre parler. Mais on a commencé à mieux comprendre le cycle de la récolte, des campesinos, de la mère terre, de la vie et de la mort. Au Mexique, il y a quinze façons de nommer la mort.» L'an dernier, Lila Downs a présenté un grand concert à l'Auditorium national de Mexico et les auditeurs ont arboré des coiffures en fleurs pour célébrer la Journée des morts.

Dans *Humito de copal*, le titre qui ouvre *Balas y chocolate*, Lila Downs met cartes sur table: «Je suis la personne qui est disparue. Je suis la femme qui s'est battue pour sa vie. Je suis l'étudiant qui change les règles», y chante-t-elle. Au début, on y entend des ondes radio. «Cette chanson est dédiée aux journalistes. Quinze d'entre eux sont disparus au Mexique et il n'y a pas eu de justice. Nous avons donc composé cette chanson qui parle du type de connexion possible avec les ancêtres pour leur demander d'aider les disparus.»



ELENA PARDO

Lila Downs croit au pouvoir de la musique contre les frontières.

«Il faut continuer de composer des chansons qui parlent de notre réalité», conclut-elle.

Collaborateur
Le Devoir

LILA DOWNS

Au Métropolis, ce samedi 2 juillet à 21 h

Festival Opéra

DE QUÉBEC

Direction générale et artistique
Grégoire Legendre

24 juillet
au 6 août 2016

BMO

Starmania opéra
Plamondon - Berger
30, 31 juillet, 1^{er}, 3 et 4 août à 20 h
Salle Louis-Frédette, Grand Théâtre de Québec

Les quatre ténors
24 juillet à 20 h
La cour du Vieux-Séminaire de Québec

Christophe Dumaux et Bernard Labadie
26 juillet à 20 h, Palais Montcalm

Prima la musica, poi le parole Salieri
Le directeur de théâtre Mozart
31 juillet, 2 et 5 août à 20 h, Théâtre La Bordée

Gounod à l'apéro
25 au 29 juillet à 16 h
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

La brigade lyrique
Mercredi au dimanche inclusivement
2 représentations par jour
Divers lieux à travers la ville de Québec

Le serpent et le chat
Opéra jeunesse
24 au 29 juillet, La Maison Jaune

Les Grands Feux Loto-Québec
6 août à 22h





billetech.com 1 877 643-8131
festivaloperaquebec.com







CULTURE › MUSIQUE DE VISU

CLASSIQUE

Le festin vocal cubique de Decca

Universal use jusqu'à la corde la mode des coffrets cubiques, parfois pour le mieux, comme en témoigne une boîte regroupant 55 récitals vocaux.

CHRISTOPHE HUSS

L'objet était inattendu. Avec trois coffrets «Decca Sound», Decca avait balayé son catalogue chronologiquement. La nouvelle parution est thématique et ce thème est vocal.

Le succès fulgurant, en 2011, du premier cube rouge et bleu de 50 CD «Decca Sound», avec reproduction des pochettes originales, entraîna la parution d'une boîte *The Analogue Years* puis d'une très remarquable compilation *The Mono Years*.

La boîte regroupant 55 récitals vocaux, édités dans leurs pochettes originales, se range aussi sous la bannière «Decca Sound». Cela ne veut pourtant pas dire que le son est uniquement étincelant ou «hifi». Simple, les récitals ont été enregistrés à diverses époques, selon les meilleures normes techniques d'alors.

Générosité foisonnante

Il y a une légitimité de la part de Decca de réaliser un tel coffret. Les récitals vocaux et la révélation de chanteurs sont une sorte de «marque de fabrique» du label londonien.

Le parcours débute en 1950 avec des récitals de Susanne Danco, de Paul Schöffler, de Kathleen Ferrier. De l'ère monophonique, nous avons également enregistré Cesare Siepi (le Don Giovanni du siècle), Fernando Corena, Mario Del Monaco, Kirsten Flagstad, Lisa Della Casa, Giulietta Simonato, Gérard Souzay, Virginia Zeani et Jennifer Vyvyan. L'ère stéréo s'ouvre en 1957 avec deux «ténorissimes»: Giuseppe di Stefano et Carlo Bergonzi.

Un récital, dont la pochette de l'époque orne l'album, sert de base au programme du CD. Chaque disque est monographique (à une exception, Decca ne mélange pas divers chanteurs sur un même CD) et, comme dans *The Mono Years*, les minutages ont été très copieusement augmentés par l'ajout d'autres enregistrements.

Il n'est ainsi pas rare de voir deux récitals regroupés sur un seul CD. Pour Kirsten Flagstad, la base est le disque des *Wesendonck-Lieder* de Wagner,

mais le «bonus» nous offre toutes ses mélodies de Sibelius. Idem pour Gérard Souzay, dont le programme d'airs d'opéras français, gravé en 1950 sous la direction de Paul Bonneau, est enrichi de 15 *Mémoires* de Fauré enregistrées en 1955.

En la matière, un disque en cache souvent un autre. Il est heureux de retrouver Giuseppe di Stefano avec un florilège de chansons napolitaines, juste après l'avoir écouté chanter *Nessun dorma*. Évidemment, quand on entre dans l'ère numérique, les bonus se font plus rares puisque les récitals étaient conçus pour la durée d'un disque compact.

Des générations

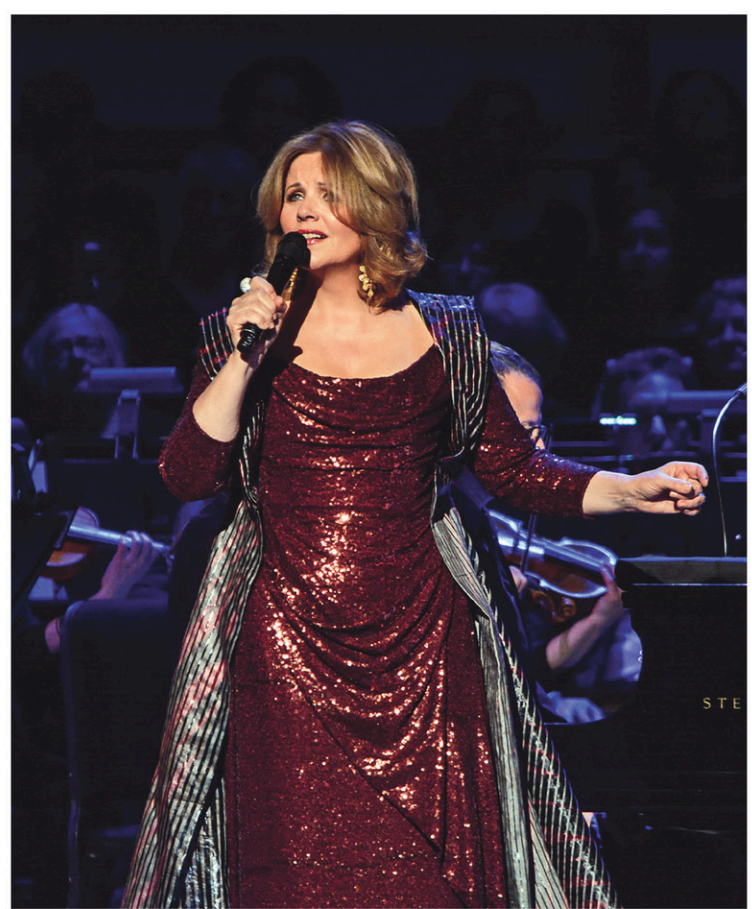
Vous avez sans doute perçu que l'ensemble, qui reprend nombre de titres des 35 «classical recitals» parus entre 2004 et 2006 mais peu des 50 «most wanted recitals» de 2014, est une véritable caverne d'Ali Baba vocale. Le compilateur est un vrai connaisseur, qui choisit des récitals pertinents et représentatifs, mais n'hésite pas à dénicher des raretés. Ainsi, Régine Crespin n'apparaît pas pour ses *Nuits d'été* de Berlioz, mais dans un programme Schumann Wolf, Debussy et Poulenc, alors que Gwyneth Jones ne chante ni du Wagner ni du Strauss, mais du Verdi, Teresa Berganza s'adonnant à Mozart.

Oui, il y a quelques sacrifiés (dont Joseph Rouleau et Stuart Burrows), mais toutes les immenses vedettes y sont: Birgit Nilsson, Hans Hotter, Nicolai Ghiaurov, Sherill Milnes, Luciano Pavarotti et, parmi les artistes récents, Angela Gheorghiu, Andreas Scholl, Renée Fleming, Barbara Bonney, Matthias Goerne, Juan Diego Florez, Joseph Calleja et Jonas Kaufmann.

Achat très recommandé pour les amateurs d'art vocal. Et dire que Decca a encore matière à nous concocter un second coffret du genre!

Le Devoir

Decca Sound - 55 Vocal Recitals, 55 CD 478 9679



Renée Fleming est bien présente dans le coffret Decca.



Une vue de l'exposition *De Ferron à BGL*, qui survole la création au Québec depuis les années 1960.

FRANCIS VACHON LE DEVOIR

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Architecture et belles démesures

JÉRÔME DELGADO

Avec un nouveau pavillon qui double ses espaces d'exposition, et qui permet de montrer 8% de ses collections (plutôt que 3%), le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) est désormais un complexe. Il y a tant à y voir! Y compris un corridor souterrain, devenu le gîte du trésor des lieux, *L'Hommage à Rosa Luxembourg*, célèbre fresque de Riopelle.

Nouveauté oblige, le bâtiment signé Shohei Shigematsu, de la firme new-yorkaise OMA, est le principal attrait. Il ne manque pas d'éclat — ni de surprises, de celles qui rompent avec les lignes droites et les formes cubiques de l'ensemble. Passé l'expérience architecturale, le pavillon baptisé Pierre Lassonde est-il une coquille vide? À voir la programmation inaugurale, exclusive à la collection du musée, on peut répondre non.

La première exposition temporaire, et qui est celle qui accueille les visiteurs maintenant qu'ils entrent par Grande-Allée, est à la mesure de la transformation du site. Intitulée *Installations. À grande échelle*, elle parle d'espace, de vastes espaces, physiques comme mentaux ou immatériels, tous ceux-là qu'un complexe muséal tente d'aborder.

Les œuvres rassemblées par Bernard Lamarche, conservateur de l'art actuel, sont de dimensions si imposantes que le pavillon Lassonde, paradoxalement, n'a pas suffi. L'expo ne comporte que 34 installations (sur les 200 que possède le MNBAQ), mais il a fallu en placer dans le bâtiment adjoint, bientôt centenaire. Voilà une belle manière d'attirer les gens vers les vieux murs. Qu'ils se satisfassent du bijou tout neuf n'est en effet d'intérêt pour personne. Feront-ils l'effort de marcher autant? Ça, c'est une autre histoire.

Le parcours de *Installations. À grande échelle* commence par des pièces emblématiques. Le préambule nous offre la formidable *Le courtisan* (2002), de Yannick Pouliot, banale boîte verticale qui emmène celui qui s'y introduit dans un lointain ailleurs. Puis, surgit l'immense caisson de *Monuments* (1997-1998), de Dominique Blain. Évocation de la fragilité de l'objet d'art et de la



IDRA LABRIE MNBAQ

L'exposition de design, que le musée présente pour la première fois

déméure des efforts quand il s'agit de déplacer des monuments de l'histoire, cette œuvre fait écho à l'agrandissement du musée et à l'incontournable besoin de placer et replacer ses collections.

Organisée par thèmes (lieux autres, lieux immatériels, espace social...), l'expo livre un petit survol de l'installation, entre *La salle de classe* (1977-1980) d'Irene F. Whittome et *Imbrication (machines à réduire le temps)* (2011-2013) de Diane Morin. La présentation prend d'abord des airs d'une histoire en accéléré, comme une enfilade de moments phares. Avec bonheur, on retrouve *Une construction à Venise* (1987), œuvre oubliée de Melvin Charney, *La moderne* (1999), cabane bric-à-brac du Patrick Coutru d'une autre époque, ou encore les téléviseurs de *Chutes* (1995-2003), d'Alexandre Castonguay. Par contre, certaines installations écopent du manque (?) d'espace, à commencer par *Parages* (2002) d'Alain Paiement, si coincée qu'elle semble avoir été amputée.

Étrangement, c'est dans le vieux pavillon Gérard-Morisset que les œuvres, dont certaines parmi les plus démesurées, respirent le mieux. Du coup, les cinq salles, moins remplies qu'auparavant, gagnent en prestige.

Par la rotation de ses projecteurs, l'installation vidéo *En*

pensant à toi (2003-2004), de David Blatherwick, non seulement enveloppe le visiteur et l'entraîne dans un face-à-face avec les visages filmés, elle met aussi en relief les murs de l'enceinte. L'établissement muséal devient dès lors un espace social, le thème abordé ici. Celui-ci inclut, parmi d'autres œuvres, *Les personnes* (1997), du duo Nathalie Caron-Charles Guilbert, une affaire d'amitié, ample et emplie de dessins, de photos, de vidéos et de sons.

La section «*Des lieux fabriqués*» rassemble, elle, des installations à la fois éclatées, par la diversité des matériaux et l'étalement des objets, et basées sur la répétition et un alignement précis de leurs éléments. Les œuvres de Michel Goulet, de Serge Murphy, de Claudie Gagnon, de Louis Fortier et de Jean-Pierre Gauthier n'ont jamais paru aussi proches, malgré leurs dissemblances, leur individualité. C'est la cerise sur le gâteau, à déguster au bout du parcours de l'expo.

Les expos permanentes

Le pavillon Lassonde a aussi ses expositions permanentes. La principale, *De Ferron à BGL*, survole la création au Québec depuis les années 1960. Le souhait de vouloir montrer le plus de choses rend la présentation lourde. La conservatrice de l'art contemporain Eve-Lyne

Beaudry trouve tout de même de belles solutions pour rendre perceptible l'évolution de cette histoire, d'abord picturale, puis sculpturale, photographique et multiple, dans sa récente production. La section consacrée à la sculpture est sans doute la meilleure, faisant passer sans heurts l'art du 3D par une variété de propositions plastiques, de Cozic et Michael Snow à David Altmejd et Claudie Gagnon.

Le pavillon Lassonde, dédié à l'art contemporain, place le MNBAQ une coche au-dessus du Musée d'art contemporain de Montréal (MAC), rendant les projets d'agrandissement de celui-ci risibles. Le MAC, qui s'est toujours vanté d'avoir une grande collection d'installations, n'a pas, il est vrai, un solide mécène derrière lui. Le gouvernement québécois semble néanmoins pratiquer le deux poids, deux mesures à l'égard de ses deux musées.

Les expositions de design et d'art inuit que le MNBAQ présente pour la première fois de son histoire ne le situent cependant que bien en deçà de ce que montre sur ces sujets le Musée des beaux-arts de Montréal. L'impression qu'à Québec on visite des copies réduites des collections montrealaises est tenace. Pourrait-il en être autrement?

Collaborateur Le Devoir

SCÈNE

SUITE DE LA PAGE E 1

du petit label Abuzive Music, la maison est toutefois loin de se limiter aux talents de Québec et compte parmi ses artistes Alfa Rococo, Klô Pelkak et Stefie Shock. Mais sa présence dans la capitale contribue sans conteste à l'impression que les créateurs de Québec ont plus d'options qu'avant.

Bien sûr, Montréal a des

atouts que Québec n'aura peut-être jamais, note le chanteur du groupe rock franco Raton Lover, Simon Lachance. «Il y a moins de publics à Québec. À Montréal, tu peux faire du rockabilly, avoir une scène de rockabilly et agir dans cette scène-là indépendamment des autres scènes. C'est peut-être un des inconvénients à Québec», dit-il. Mais

c'est aussi, selon moi, un avantage. L'autre côté de la médaille, c'est que, quand tu veux faire de la musique à Québec, t'as pas le choix de toucher à tout pour gagner ta vie.» Surtout pour les groupes qui tournent beaucoup en région, dans l'Est notamment, la ville est plus centrale, ajoute-t-il.

Bien sûr, on aurait pu parler de plusieurs autres groupes de

Québec, comme les nouveaux talents issus de l'école L'Ampli créée par la Ville en 2010 pour soutenir le talent local. Encore dans Saint-Roch.

«Il y a une nouvelle génération qui se greffe au noyau actuel, conclut Anatole. Je suis persuadé que ça va continuer à se développer et à se diversifier.»

Le Devoir

Voyage d'art et de musique aux États-Unis
les 12 et 13 août

Glens Falls

Rembrandt, Dürer au HYDE COLLECTION

Saratoga Springs

UN BALLET EN MARIONNETTES GÉANTES
L'OISEAU DE FEU de Stravinsky

Glover, Vermont

le BREAD & PUPPET MUSEUM
Détails du voyage sur demande

Inscription prolongée jusqu'au 11 juillet

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du QuébecLes beaux
detours
CIRCUITS
CULTURELS

CINÉMA

CINE OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944

DHEEPAN
de Jacques Audiard (France, vostf)
Palme d'Or, Festival de Cannes 2015
Animation : Michel Coulombe **8.50 \$**
Le lundi 4 juillet | 16 h et 19 h 30

L'un pète, l'autre pas

Swiss Army Man est le plus formidable ovni vu à l'écran depuis longtemps

SWISS ARMY MAN

★★★★
Comédie dramatique de Dan Kwan et Daniel Scheinert. Avec Paul Dano, Daniel Radcliffe et Mary Elizabeth Winstead. États-Unis, 2016, 95 minutes.

MANON DUMAIS

Farfelu, morbide, étrange, grotesque. C'est ainsi que s'annonce *Swiss Army Man*. Echoué sur une île déserte, sur le point de se pendre, un jeune homme (Paul Dano) retrouve goût à la vie en se liant d'amitié avec un cadavre (Daniel Radcliffe). S'ensuivent d'étonnantes péripéties dans la nature où la dépouille aux puissantes flatulences deviendra aussi pratique qu'un couteau suisse.

Ça vous rappelle un peu *Week-end chez Bernie*, n'est-ce pas? Oubliez sans plus tarder cette comédie folichonne des années 1980. D'une rare inventivité, d'une folle poésie et d'une fantaisie débridée, *Swiss Army Man* évoque tour à tour *Robinson Crusoe* de Defoe, *Philémon* de Fred, *Beasts of the Southern Wild* de Zeitlin et *Oncle Boonmee* de Weerase-thakul. Bref, on pourrait dire que *Swiss Army Man* est le pendant sous acide de *Seul au monde* de Zemeckis. Et que Paul Dano, dont le personnage s'appelle, soit dit en passant, Hank, n'a rien à envier à Tom Hanks.

Prix de la réalisation à Sundance, ce premier long métrage de Dan Kwan et Daniel Scheinert est sans contredit la proposition la plus originale et la plus déroutante qu'on ait vue depuis longtemps au cinéma. Vous en voyez souvent des personnages qui jouent eux-mêmes la trame sonore de leur vie? Tandis que débarquent sur



FILMS SÉVILLE

Daniel Radcliffe et Paul Dano dans la proposition la plus originale et la plus déroutante qu'on ait vue depuis longtemps au cinéma.

nos écrans de pâles comédies formatées et de bruyants *blockbusters* aux airs de déjà-vu, il n'y a rien de plus rafraîchissant que de se retrouver face à un tel ovni.

À la fois récit d'aventures palpitant et récit d'apprentissage émouvant, ce premier long métrage de Dan Kwan et

Daniel Scheinert traite, à travers ses gags grivois — on vous laisse deviner quelle partie de l'anatomie du noyé servira de boussole — et son humour de potache, du mal-être des hommes.

Inspiré par la photo d'une dénommée Sarah (Mary Elizabeth Winstead) dans le

téléphone de Hank, Manny (Radcliffe) voudra tout connaître de la vie et de l'amour. Dès lors, à partir de déchets et d'objets perdus, Hank recrée le souvenir d'une rencontre amoureuse jusqu'à plus soif. L'esthétique bric-à-brac de ses installations offre un riche contraste avec l'opulence de

la végétation.

Alternant savamment scènes d'action trépidantes et dialogues hilarants, *Swiss Army Man* multiplie les coups de théâtre, les trouvailles les plus étonnantes et d'amusantes références cinématographiques. Ce faisant, le duo surnommé Daniels célèbre la

culture populaire et le pouvoir de l'imagination. Alors que se tisse cette improbable et tendre amitié entre le jeune homme et le mort, cette brillante comédie dramatique réserve jusqu'à la fin son lot de surprises et d'émotion.

Le Devoir

Conte pour ados attardés

LES 3 P'TITS COCHONS 2

★★
Comédie de mœurs de Jean-François Pouliot. Avec Paul Doucet, Patrice Robitaille, Guillaume Lemay-Thivierge, Sophie Prigent, Isabel Richel, Maxime Lepage et Francine Ruel. Québec, 2016, 102 minutes.

MANON DUMAIS

La popularité n'est pas nécessairement un gage de qualité. À titre d'exemple, en 2007, *Les 3 p'tits cochons*, comédie médiocre et pataude de Patrick Huard, a récolté 4,7 millions de dollars au box-office, faisant de lui le film le plus populaire cette année-là. Divisé en trois volets, le film de Huard traçait le portrait de trois frères (Paul Doucet, Claude Legault

et Guillaume Lemay-Thivierge) qui se confiaient leurs incartades sexuelles au chevet de leur maman dans le coma (France Castel).

Indécrottables adolescents, les trois larrons ne pensaient jamais plus loin que le bout de leur queue. L'humour, en bas de la ceinture, il va sans dire, faisait rarement mouche. Et ce, malgré le bel enthousiasme des acteurs. En remplacement de Patrick Huard, Jean-François Pouliot (*La grande séduction*) apporte une certaine élégance au second volet des aventures de cette fratrie qui offre une piètre image de l'*Homo québécois*. Le compositeur Martin Léon apporte, lui aussi, son sceau de qualité.

Revenons donc à nos cochons. Cinq ans après le décès de leur mère, Rémi (Paul

Doucet), Mathieu (Patrice Robitaille, en remplacement de Claude Legault) et Christian (Guillaume Lemay-Thivierge) n'ont guère évolué. De fait, leurs tribulations sexuelles menacent une fois de plus leur vie sentimentale et familiale.

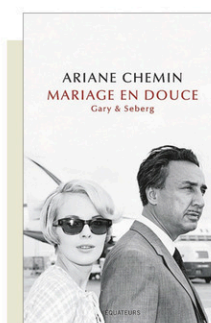
Lasse des infidélités de son mari, Dominique (Sophie Prigent) a mis Rémi à la porte. Peu de temps après, elle doit héberger Christian, qui s'est encore foutu les pieds dans les plats. Les deux bras dans le plâtre, Mathieu, qui souffre de problèmes érectiles, retrouve un peu de vigueur entre les mains d'une infirmière d'expérience, Ginette (Francine Ruel). Au grand dam de sa blonde Geneviève (Isabel Richel), qui ne sait plus quoi faire pour requinquer leur couple. S'ensuivent lourds

quiproquos et situations se voulant cocasses au gré d'un rythme plombé.

Malgré le vernis de la réalisation, cette suite sombre plate-ment dans la vulgarité et le racolage. À l'instar du premier volet, les scénaristes, à qui l'on doit aussi le navrant *Filière 13* de Patrick Huard, Pierre Lamothe et Claude Lalonde, ressassent sans imagination les clichés sur la libido, la fidélité et la perte de désir. Si Pouliot parvient à saluer la beauté des femmes de plus de 40 ans, les personnages féminins ne servent pourtant que de faire-valoir.

On aurait envie de saluer l'audace des scénaristes d'aborder le spectre des orientations sexuelles à travers un personnage se déclarant pansexuel (Maxime Lepage). Malheureusement, la scène où l'on traite du sujet est d'une telle bêtise que l'on voudrait se cacher sous son siège tant on est embarrassé pour ces acteurs de talent qui doivent débiter de telles inepties. Déjà que le premier volet ne volait pas haut, on n'avait vraiment pas besoin de ça.

Le Devoir



LIVRE

MARIAGE EN DOUCE
GARY & SEBERG
Ariane Chemin
Éditions des Équateurs
Paris, 2016, 155 pages

Le général de Gaulle compte bien des faits d'armes dans sa longue carrière, mais qui aurait cru qu'il allait tirer quelques ficelles dans l'organisation du mariage « secret défense » de l'écrivain Romain Gary avec l'actrice Jean Seberg? Le 16 octobre 1963, alors que l'auteur de *La promesse de l'aube* et la vedette d'*À bout de souffle* sont au sommet de leur popularité, ils s'unissent devant le maire d'un village de la Corse, sans famille ni amis, et très loin des paparazzis. La journaliste Ariane Chemin, grand reporter au journal *Le Monde*, a retrouvé une précieuse photo de l'événement, beau prétexte pour se lancer dans une petite enquête sur les circonstances étranges de cet événement orchestré en partie par les services secrets français et les raisons qui ont poussé Romain Gary à jouer au mystificateur, bien avant l'affaire Emile Ajar. Cet épisode, peu commenté par les célèbres protagonistes, est souvent farci d'incohérences, raison de plus pour la journaliste de retrouver les rares témoins et de plonger dans l'existence tumultueuse de ce couple en apparence mal assorti, lié par une affection profonde jusqu'à leur mort — dans les deux cas tragique, violente, sordide. C'est aussi le portrait d'une époque croulant sous les conventions étouffantes, impitoyable à l'égard de ceux et celles qui brisaient les carcans avec éclat. Par insouciance autant que par défi, le tandem Gary et Seberg a bravé de nombreux interdits, mais en a payé le prix. Parlez-en au FBI...

André Lavoie



FILMS SÉVILLE

Les trois larrons sont d'indécrottables adolescents qui ne pensent jamais plus loin que le bout de leur queue.

cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	cinéma cinémathèque thèque qc	
<p>DÈS LE 1^{er} JUILLET 18h15</p> <p>The India Space Opera Un documentaire de Korbett Matthews, 83 min - VOSTF</p>				<p>DÈS LE 1^{er} JUILLET 16h00 / 20h00</p> <p>Angry Indian Goddesses Un film de Pan Nalin, 115 min - VOSTA</p>					
cinéma thèque qc	335, boul. de maisonneuve est berri-uqam	(514) 842-9768 cinematheque.qc.ca	f cinematheque.quebecoise cinemathequeqc						

CULTURE › LIVRES



Pendant un an, la narratrice a troqué le métro de Montréal pour celui de Paris, où elle assiste au défilé des laissés-pour-compte.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Crise humanitaire

La prose dense de Bianca Joubert balance entre la pesanteur et la grâce

CHRISTIAN DESMEULES

« Je tente sans fin d'aller là où tous mes rêves coïncideraient avec la réalité », confie la narratrice du *Léopard ne se déplace pas sans ses taches*, le second roman de Bianca Joubert. Des rêves qui sont faits de partage, de justice et de mobilité.

Le temps d'un trajet en train entre le Pays basque espagnol et Paris, la jeune Québécoise accumule les descriptions d'hommes, de femmes et de paysages, multiplie les réflexions sur l'état du monde et s'interroge sur la place qu'elle occupe dans l'univers.

Pendant une année, raconte-t-elle, elle avait changé de décor, troquant le métro mont-réalais contre celui de Paris, capitale cosmopolite où elle assiste, impuissante, au défilé des laissés-pour-compte venus s'y échouer avec leurs rêves. « D'une ville à l'autre, le matin avait la même haleine. Elle sentait juste un peu plus l'alcool à Paris. J'aimais

y revenir, pour sentir tout le poids de l'histoire et m'en imaginer une liée à toutes ces vieilles pierres, ces révolutions, et au départ de mes ancêtres, qui se sont dirigés vers ce continent sauvage où ils ont tracé leurs sentiers jusqu'à moi, au prix de quelques scalp et de couvertures pleines de variole, unissant leur destinée à des sauvagesses qu'on débaptiserait. »

Les visions s'enchaînent. Une vieille gitane aperçue dans le métro parisien, un Africain jouant à cache-cache avec le contrôleur dans un train, racontant comment son petit frère est mort pendant le naufrage du rafiote qui les transportait des côtes du Sénégal jusqu'aux îles Canaries. Les désillusions d'un immigrant malien qui se retrouve à la rue après l'incendie criminel du squat où il vivait. Un réfugié estropié de la Sierra Leone.

Comme une médium ou une télépathe, dotée du « don étrange de projeter les enfants dans leur vieillesse et de voir

les vieux dans leur enfance », la jeune femme est ainsi possédée par leurs voix, leurs paroles, leurs souvenirs. Elle y mélange les atmosphères et les réflexions, entre deux eaux, entretenant entre le rêve et la réalité un discours vaguement tiers-mondiste, sensible et colérique sur le monde d'aujourd'hui. Vient également s'y mêler des impressions de voyage en Cisjordanie et au Sénégal, « le pays de l'hospitalité ».

Mais où qu'elle soit, elle semble porter en écharpe sa condition de privilégiée. Comme « une clandestine arrivée dans le mauvais sens, échouée là où les autres se jetaient dans les bras de la mort, dans les bras de la mer, pour aller se faire voir ailleurs et faire fortune », elle traîne une sorte de culpabilité qui nourrit le regard qu'elle porte sur le monde.

« Je n'étais nulle part chez moi. J'étais partout chez moi. Le léopard ne se déplace pas sans ses taches », soutient cette citoyenne du monde qui porte aussi, en même temps, la nostalgie d'une identité forte et

enracinée. « J'avais l'audace de me sentir chez moi un peu partout. Mais au fond de ma carcasse, il y avait l'empreinte d'une maison de fausses briques derrière laquelle était planté un grand sapin. »

Un court roman à la prose dense et éclatée, porté par une tension poétique et des idéaux humanitaires. Une crise d'identité qui balance entre la pesanteur et la grâce. « Je suis la somme de ce que m'ont transmis mes aïeux qui voyageaient en canots d'écorce, de ceux qui ont pris de grands bateaux pour aller voir ce qui se tramait dans le nouveau monde et des autres, qu'on a amenés de force sur ces mêmes grands bateaux. À la fin, ne reste que le poids de l'âme, quelques milligrammes qui résident dans le cœur. »

Collaborateur
Le Devoir

LE LÉOPARD
NE SE DÉPLACE PAS
SANS SES TACHES

Bianca Joubert
Marchand de feuilles
Montréal, 2016, 152 pages



ROMAN ITALIEN

LE JOUR DES OURS VOLANTS

Evelina Santangelo
Les Allusifs
Montréal, 2015, 238 pages

Comment revivre, loin de chez soi, et ré-espérer lorsqu'on s'est frotté enfant à une guerre qui semblait discrète jusqu'à ce qu'elle massacre tous les nôtres? Pour Jon Scipcaru, la réponse passe par l'élevage et la tentative de domptage d'un ours, mastodonte brun de muscles et de musc. « C'est un monstre », se fera dire Scipcaru, alias Le Blond. « J'ai vu pire », répondra-t-il, rêvant, et entraînant peu à peu tout un village — Palerme? — dans son aspiration à faire faire du vélo au plantigrade. Il y a du Romain Gary dans cette pensée. Celui de la métaphore du jongleur qui veut repousser les limites humaines, celui pour qui « un pied sur un goulot de bouteille, faire tourner deux cerceaux sur l'autre pied replié derrière lui, tout en tenant une canne sur son nez, un ballon sur la canne, un verre d'eau sur le ballon, et jonglant en même temps avec sept balles », ne sera jamais suffisant tant qu'il ne pourra inclure une huitième balle à sa routine. Mais le ton du *Jour des ours volants* d'Evelina Santangelo est tout autre. L'auteure amorce magnifiquement son conte triste par un jeu d'oscillation entre la quête circassienne du Blond — sa pauvreté, ses boulots de misère, ses relations avec les villageois et l'ours — et des flash-back vers son enfance et ses cassures. Au milieu du récit, elle s'attarde au présent et alourdit le rythme dans la foulée, pour reprendre en un balancier final plus (trop?) serré, et rendu un chouïa mièvre, là où la force était de décrire poétiquement une réalité rude mais pleine de suc, par un soudain dialogue avec le fantôme du père. Nostalgie, rudesse paysanne et de toute une époque et d'une Europe, descriptions des sens et des sensations, exposition sans pathos de la nécessité d'une quête humaine sont les grandes forces de ce livre, qui n'arrive pas tout à fait à garder, par sa structure, la beauté de chant dans la longueur de son déploiement.

Catherine Lalonde



JEUNESSE

LES VACANCES DE FACTEUR SOURIS

Marianne Dubuc
Casterman
Bruxelles, 2016, 26 pages



SOURCE CASTERMAN

Après *La tournée de Facteur Souris*, Marianne Dubuc récidive en permettant cette fois au petit personnage de prendre la route et de s'accorder des vacances bien méritées. Avec sa famille, et une charrette bien remplie, il quitte le bureau de poste pour une virée aux quatre coins du monde. Court arrêté chez tante Claudette, un autre chez Monsieur T qui l'attend sur une île volcanique, un saut en ville, un tour dans le désert, et pourquoi pas un dernier dans les airs. Il semble que le travail ne quitte jamais vraiment Souris. Si le texte invite les lecteurs à suivre l'essentiel du trajet parcouru, la complémentarité qui se joue entre la narration et l'image fait la force de cet album. L'illustration nous en donne plein la vue, grouille de vie, fourmille de mille détails que les enfants s'amuseront à découvrir. Il faut notamment voir les colis disparaître du chariot, un à un, au fil des visites, le trouvant allégué à la fin du parcours. Le grand format permet par ailleurs de voir l'étendue du paysage, de parcourir ces doubles pages en observant les nombreux récits qui s'ajoutent à la trame principale. Tout comme le premier titre, ce livre est un incontournable.

Marie Fradette

Fuir le quotidien

Petits renards, un roman polonais hors norme qui regorge d'inventivité

DANIELLE LAURIN



C'est ce qu'on pourrait appeler une curiosité littéraire. Forme hybride, récit fragmenté, narration bicéphale, ton décalé: du début à la fin, on ne sait sur quel pied danser. Complètement déjanté.

Premier livre traduit en français de la poète et romancière polonaise Justyna Bargielska, née en 1977, *Petits renards* regorge d'inventivité. L'univers dans lequel on glisse semble surréel. On patauge entre le fantasme, le rêve et le souvenir.

Les pensées s'entrechoquent, l'agencement des phrases surprend. Ça va dans tous les sens. On voltige de branche en branche, sans savoir où on va. Mais comme on y va. Magie de la prose.

Le plus étrange, c'est que tout évolue dans un quotidien on ne peut plus banal, terre à terre, petits gestes concrets à l'appui. Autrement dit, ça divague, ça délire, mais dans un contexte routinier.

Peut-être s'agit-il justement, dans *Petits renards*, de pallier le manque de magie du quotidien, de s'extirper de tout ce qui fait entrave à la surprise, à la découverte, au désir?

Nous sommes dans un quartier populaire de Varsovie, au jour le jour. Deux voisins d'un immeuble à logements situé à proximité d'une forêt vont prendre tour à tour le récit en main. Un récit livré sur fond de bavardages, de conversations à bâtons rompus.

« Hé, les poulettes, vous avez déjà frotté avec un voyou dans les bois? Parce que moi, si. » Ça commence ainsi. Celle qui s'exprime se présente comme une chercheuse militante. Elle offre aussi des ateliers d'écriture à ses heures. Elle vit seule. Elle a fait une croix sur l'amour après la mort par accident, sous ses yeux, de son copain, un homme marié.

C'est ce qu'elle dit. Et de nous raconter par petits bouts les détails de cette relation intense qu'elle a eue avec son copain mort. Et d'ajouter: « A cette époque-là, j'étais prête à pleurer aux toilettes en train de faire pipi lorsqu'au lieu d'un texto de mon copain, je recevais un texto d'une copine qui venait d'accoucher. J'étais prête à pleurer toutes les larmes de mon corps alors qu'il fallait simplement s'essuyer et se lever. »

Et d'émousser ses souvenirs par des bouts de conversation



ISTOCK

Justyna Bargielska a placé ses *Petits renards* au cœur d'un quartier populaire de Varsovie.

avec les gens qu'elle croise et recroise, au hasard du quotidien. Et ainsi de suite. Tous les moyens sont bons pour retarder le moment d'arriver au but, de cracher le morceau, semble-t-il.

Les détails de ses rêves étranges ne nous sont pas épargnés. Ni ceux de sa vie en solitaire non plus.

« Je me masturbe pour savoir que je peux toujours compter sur moi. Mais jamais sous la douche comme les hommes. Il suffit que j' imagine le coût que ça représenterait pour la planète pour que ça me donne la nausée. » Plus loin: « Je m'étais couchée sans me démaquiller, j'ai touché le fond. »

Une vie de femme

Dans les faits, on le sait depuis le début, elle a remis ça. L'amour. Avec le voyou dans les bois, un homme mystérieux recherché par la police. Puis arrêté. Fin de l'aventure.

Parallèlement, sa voisine, mariée, deux enfants, ex-journaliste ménagère le jour et rédactrice pour un petit journal le soir, replonge dans ses

propres souvenirs. Elle aussi a une façon plutôt décousue, incongrue, de dire les choses. Elle aussi rêve beaucoup. Et elle n'est pas pressée de raconter son aventure extraconjugale, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit.

Elle n'en mène pas large. Dépressive, disons le mot. Mauvaise mère, elle fait peur à ses enfants, menace de se volatiliser par les tuyaux d'évacuation. « Si jamais l'envie de m'enfuir par le tuyau d'évacuation de la baignoire me prend de nouveau, leur ai-je dit, je vous promets de vous emmener avec moi. »

Quant au mari: « J'ai pendant longtemps tellement voulu avoir un enfant de plus, mais mon mari n'a été d'accord que pour un chien. Il a été tellement gentil, disais-je à mes copines, ce chien, que désormais je boufferai des contraceptifs sans regret et pas comme avant, en avalant des larmes. Je le boufferai sans faire de chichi et sans m'étrangler. »

Peu à peu on en vient à comprendre que les deux voisines, qui se croisent de temps en temps, ont partagé, sans le sa-

voir, le même amant: le fameux voyou en question. Mais peu importe.

Ce n'est pas tellement l'histoire qui nous tient dans *Petits renards*. Même si l'auteure nous réserve de mauvaises et bonnes surprises. C'est ce qu'il y a dessous.

Ce qui ressort, c'est tout ce qui se joue dans la maternité, les grossesses, les fausses couches, le couple, la sexualité, l'amour. Le désir. Le besoin de s'évader, de sortir de soi-même. L'envie de disparaître, jusqu'à vouloir mourir.

Ce qui ressort, c'est la vision complémentaire qu'ont les deux narratrices de ce qui fait une vie de femme. Et cette façon particulière qu'elles ont, chacune de leur côté, d'avoir l'air de s'égarer, de balancer des balivernes. Alors qu'elles sont complètement dans le sujet au final.

Collaboratrice
Le Devoir

PETITS RENARDS

Justyna Bargielska
Traduit du polonais
par Agnieszka Zuk
Les Allusifs
Montréal, 2016, 144 pages

CULTURE › LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE

Danser avec le feu

Georgette Leblanc fait surgir de grands émois d'un fait divers transformé en conte

DOMINIC TARDIF

Minute sylvicole : au sud-est des États-Unis, des forêts de pins des marais doivent régulièrement être soumise à des feux — de forêt! — afin de se régénérer, rappelant qu'un incendie n'est pas toujours synonyme de destruction. S'il est bien balisé.

« Une parcelle de terrain avait été nettoyée et on avait mis le feu aux branches. Tout ayant été consommé, aucun danger quel qu'il soit ne fut appréhendé. Malheureusement, personne ne réalisa que la tourbe sous terre était en braises. Le 10 du mois, une douce brise venant du sud activa les braises qui s'enflammèrent », apprend-on sur le site Web du Musée des Acadiens des Pubnicos en Nouvelle-Écosse, au sujet du grand incendie de 1820 à la baie Sainte-Marie, qui rasa 18 maisons et 23 granges, une tragédie qui a longtemps marqué les mémoires.

En 1950, l'historien Jean-Alphonse Deveau raconte la vie du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse au XIX^e siècle dans son *Journal de Cécile Murat*, du nom de cette orpheline qui aurait vécu entre 1780-1855 et qui aurait goûté aux ravages de 1820. Plus de 65 ans plus tard, l'écrivaine néo-écossaise Georgette Leblanc réinvente en poète ce personnage qui la fascine depuis longtemps entre les pages d'un roman en vers, *Le grand feu*. Au « sud-ouest du Far-Est », dans le Kespukwitk (mot micmac désignant le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse), la jeune amante de Jean-Baptiste a les sens en désordre.

« Cécile commençait, recommençait / page après page, un début de quoi? [...] / un conte? rien de ce qu'elle écrivait ressemblait / à ce qu'on lui avait demandé / rien de ce qu'elle avait appris à l'Académie / structures, charpentes des lettres, tout / dégringolait sous ses doigts, ses mains / à trébucher », peut-on lire dans un chapitre intitulé « Le feu braque » (« braquer » signifiant « commencer », précise un salubre lexique inclus en fin d'ouvrage).

Un grou tyme

Alors qu'un tyme (un party, en Acadie) s'organise dans le compound de la Dame, magnat régnant sur les jeux et la Cantine de ce coin de pays, Cécile craint de plus en plus que les

« Cécile sentait les braises de la nuit / jusqu'à dans son corps, son temple à elle »

Extrait du *Grand feu*

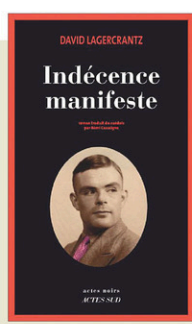
agapes signent sa fin sans qu'elle soit réellement devenue écrivaine. « [L]a fête de la Dame, la grande soirée / est le même soir que le rituel du Grand Lac / le soir des poètes et musiciens / PIS c'est ma fête / le Dragon va me brûler / ej le sais, ej le sais », pressent-elle en évoquant cette créature maléfique avec laquelle doit pactiser quiconque veut éclore en artiste. La création est ici un tango qu'il faut accepter de danser avec le danger.

En attribuant un caractère mystique à un fait divers, la poète néo-écossaise décrierait-elle, métaphoriquement bien sûr, les circonstances propres à l'éclosion de cette langue serpentine, parfois hermétique, mais toujours opiniâtre et riche, qui embrase son récit, mais dans le magma de laquelle elle aurait pu elle-même se perdre? « Cette langue littéraire n'a aucune prétention prescriptive. Au contraire, elle cherche à laisser une trace textuelle d'un élan poétique, individuel, où le sens et la raison du mot/matière continuent de se transformer et d'en transformer d'autres », explique-t-elle sous la rubrique « Remerciements » concluant son livre.

Le grou tyme ne se déroulera peut-être pas exactement comme prévu, mais Cécile connaîtra au bord des flammes l'épiphanie créatrice et existentielle qu'elle espérait et redoutait tant. Demandez à n'importe quel artiste ou à n'importe quel amant : du feu peuvent surgir de grands émois, de grandes révélations, pas que la destruction.

Collaborateur
Le Devoir

LE GRAND FEU

Georgette Leblanc
Éditions Perce-Neige
Moncton, 2016, 92 pages

POLAR

INDÉCENCE MANIFESTE

David Lagercrantz
Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne
Actes Sud/Actes noirs
Arles, 2016, 376 pages

Pour le lecteur québécois moyen, David Lagercrantz est apparu sur les radars il y a à peine un an. En Suède, pourtant, il est l'auteur fort connu de quelques best-sellers, dont un sur le footballeur étoile Abraham Ibrahimovic. On se souviendra de lui quand on saura que c'est Lagercrantz qui fut choisi pour écrire le quatrième tome de *Millénium* (*Ce qui ne me tue pas*). L'affaire a fait scandale ; partout à travers le monde, on s'est offusqué de voir une entreprise aussi basement commerciale étant donné la mort de l'auteur et l'absence du moindre manuscrit... On se souviendra aussi (voir *Le Devoir* du 31 août 2015) que le *Millénium* de Lagercrantz était particulièrement réussi. Bon. Le revola donc avec *Indécence manifeste*, un gros livre publié en 2009 en Suède et que l'éditeur français de *Millénium*, Actes Sud, décide de diffuser. Et c'est encore une fois très réussi. En plus, le sujet est maintenant très connu puisqu'on en a fait un film — à partir d'un autre livre toutefois — avec Benedict Cumberbatch. Il s'agit en fait de l'histoire du brillant mathématicien Alan Turing. Turing, qui était un véritable génie, a déchiffré le code secret des nazis lors de la Seconde Guerre mondiale, puis inventa la première « calculatrice électronique » et anticipa l'intelligence artificielle. Il se suicida en 1954 après avoir été castré chimiquement parce qu'il était homosexuel. Lagercrantz met ici en scène un petit inspecteur de police qui enquête sur la mort du mathématicien. Nourri au départ de tous les préjugés de l'époque sur l'homosexualité, l'inspecteur Leonard Corell en viendra peu à peu, en fouillant la vie et les écrits de Turing, à saisir la profonde injustice dont il fut victime, tout comme le ridicule de la mise au ban des homosexuels. Cette enquête transformera littéralement sa vie. Un livre puissant qui démarre un peu lentement et qui se révèle au compte-gouttes, mais qui met en scène de vrais personnages qui vous remueront en profondeur.

Michel Bélair



ISTOCK

Chez Eric McCormack, on est dans le pur jeu de l'intelligence scripturaire, dans le monde des Borges et compagnie, des manuscrits anciens, des éditions princeps et des incunables aux caractères biscornus, dans cette incessante quête du mystère des livres eux-mêmes.

Le dieu des livres

Eric McCormack reste le secret le mieux gardé de la littérature canadienne

LOUIS
HAMELIN

Eric McCormack aime les mystères. Les « résistants », comme on le dit de certains sacs poubelles. Dans *Mysterium* (1999), il racontait le sort des habitants de la petite ville de Carrick, en Écosse, décimés par un mal étrange, une forme de logorrhée qui les faisait parler jusqu'à l'épuisement, comme ce pape dont on dit qu'il est mort du hoquet. Refusant la forme de facilité qui aurait consisté à proposer une éventuelle explication scientifique ou fantastique du phénomène, l'auteur, après avoir épuisé l'hypothèse sur hypothèse, finissait par conclure à un « cas probable de justice poétique ».

Dans *L'épouse hollandaise*, McCormack, citant un obscur médecin et auteur de la Renaissance du nom de Basilius, affirmait que « les mystères sont parfois préférables à la connaissance ». Dans *Le nuage d'obsidienne*, son dernier ouvrage traduit en français, l'écrivain canadien né en Écosse se montre fidèle à cette mémorable maxime.

Je défie quiconque de lire le prologue de ce roman sans être aussitôt saisi de l'impérieux désir de connaître la suite, de trouver la clé. C'est une frénésie qu'il est tentant de comparer aux inexplicables accès de prolixité des villageois de Carrick : on est dans la pulsion, l'abandon à une sombre magie. On veut lire!

La comparaison elle-même ne sortirait pas d'un certain ordre des choses puisque, comme nous pouvons l'apprendre en lisant *Le nuage d'obsidienne* : « Certains métaphysiciens érudits de l'antiquité croyaient que toute chose en ce monde était un symbole de tout le reste [...] qu'en un sens, elles se reflétaient les unes les autres, en miroir. »

Les romans de McCormack sont ainsi : de subtils jeux de miroirs où les histoires semblent s'emboîter et se renvoyer leurs significations à l'infini, en autant de mises en abîme pourtant situées aux antipodes de la posture de l'écrivain auto-conscient se regardant écrire. Chez Eric McCormack, on est dans le pur jeu de l'intelligence scripturaire, dans le monde des Borges et compagnie, des manuscrits anciens, des éditions princeps et des incunables aux caractères biscornus, dans cette incessante quête du mystère des livres eux-mêmes, de leur aléa-

toire transmission, de leurs échos surnaturels et des sens profonds dont ils font résonner nos vérités personnelles.

En même temps, ça se lit comme du roman policier. On songe à Robertson Davies pour l'érudition. Davies fut, il y a quelques années, cette passée des lecteurs québécois. Qui le lit encore? McCormack, lui, vu de Montréal, est toujours, à 78 ans, le secret le mieux gardé de la littérature canadienne, au sommet de laquelle il trône aujourd'hui.

McCormack,
c'est Mozart

Le nuage d'obsidienne offre un magnifique exemple de ces enquêtes livresques érudites qui forment, depuis *Le nom de la rose* d'Eco, pratiquement un genre en soi, aujourd'hui encombré de sous-imitateurs de Dan Brown. Des tonnes de Salieri pour un Mozart, ainsi va le monde, ce commerce toujours recommencé entre les lumineux coups de tonnerre du génie, les laborieuses compromissions du simple talent, les traditionnelles injonctions de bronzer idiot et autres tendances lourdes du marché. Eric McCormack, c'est Mozart...

Son enquête érudite se double du récit autobiographique fictif d'un héros ballotté par les hasards de la vie, l'étroite imbrication de la chose écrite et des détours de l'existence faisant figure ici de postulat annoncé par le narrateur dès le fascinant prologue susmentionné : « [...] comme si le livre et ma personne étaient en un sens inextricablement liés. N'est-ce pas ce que ressentent tous les lecteurs qui fréquentent certains ouvrages? »

Le nuage d'obsidienne raconte le croisement de deux trajectoires, celle d'un livre et celle d'un homme, qui se rencontrent dans une bouquinerie miteuse de la ville mexicaine de La Verdad (« La Vérité »), où se tient un congrès de l'industrie minière — le toponyme se voulant sans doute un clin d'œil au lecteur qui fait ses premiers pas dans une histoire dont un des fils conducteurs est une ode aux effets prodigieux de la fiction.

Le héros, Harry Steen, voyage à travers le monde pour un fabricant de pompes et de systèmes de ventilation industriels basé à Camberloo (sic), au Canada. Aussi bien dire qu'il aide les réputées compagnies minières de ce pays à éventrer, en Amérique du Sud, en Afrique et ailleurs, les terres ancestrales de pas mal de peuples autochtones à l'aide d'un bétail humain souterrain adapté aux réalités de l'économie locale. Sa

conscience s'en accommode tant bien que mal. Steen est un idéaliste repenti, devenu plutôt pragmatique avec le temps. Il en est aussi venu à se méfier des dégâts causés par les idéalistes, comme son ami Dupont, le médecin humanitaire québécois rencontré en Afrique, qu'il retrouve, plus tard, aux commandes d'un ténébreux projet de recherche sur l'esprit humain et les effets de certaines lobotomies ciblées. On pense, cette fois, à ces protocoles expérimentaux de destruction du libre arbitre jadis échafaudés par des universités canadiennes grâce aux généreux pipelines de fric mis en place par une variété d'organismes plus ou moins occultes du pays voisin. McCormack connaît son histoire canadienne.

De quelle manière le contenu des pages noires d'humidité d'un livre ancien amènera, des années plus tard, le narrateur à faire ce constat : « une chose m'appartiendrait toujours, à moi seul : l'expérience de la découverte du Nuage d'obsidienne. »

« Quand j'ai ouvert ce vieux *quarto* pour la première fois, [...] j'aurais presque pu croire que le livre m'attendait, qu'il m'avait en un sens choisi », c'est là un mystère que le romancier prend bien son temps — le temps d'une vie — pour dévoiler. « [...] les découvertes véritablement enthousiasmantes, dit un personnage, se font souvent de cette manière fortuite... comme si le dieu des livres était à l'œuvre. »

Chez McCormack comme chez Borges, nous évoluons à l'intérieur d'une Bibliothèque qui n'est autre que le monde. « [...] j'imaginai ces forêts primaires défilant de part et d'autre comme les rayonnages de certaines bibliothèques infinies, remplis de livres tous semblables d'aspect. »

Pas tous, en fait.

LE NUAGE D'OBSIDIENNE

Eric McCormack
Traduit de l'anglais
par Johan-Frédrik Hel-Guej
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2016, 478 pages

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NO DE SEMAINES
Romans québécois			
1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	1/3
2	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	3/12
3	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	5/6
4	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilius	Anne Robillard/Wellan	4/6
5	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	7/11
6	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/10
7	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	2/3
8	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente...	Anne Robillard/Wellan	9/7
9	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	8/11
10	Jadore Rome. Enquête dans les bas-fonds du...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique	10/6
Romans étrangers			
1	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/4
2	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	3/14
3	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	2/4
4	L'insomnie	John Grisham/Lattès	4/7
5	Le dormiteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	5/4
6	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	7/20
7	Sans nouvelles de toi	Joy Fielding/Michel Lafon	8/8
8	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque	6/3
9	La rumeur	Elin Hilderbrand/Lattès	9/5
10	Le coma des mortels	Maxime Chattam/Albin Michel	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NO DE SEMAINES
Essais québécois			
1	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	2/4
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/37
3	La route du Pays-Brûlé. Archéologie du...	Jonathan Livermois/Atelier 10	7/3
4	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Bécharid Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	10/8
5	Mon combat pour sauver Raif Badawi	Ensaf Haider/Archipel	-/1
6	Les passagers clandestins. Métaphores et...	Iank Marci/Somme toute	-/1
7	Le piège des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arsenault/Quartanier	3/7
8	Le piège Énergie Est. Sortir de l'impasse des...	Éric Pineault David Murray/Écosociété	-/1
9	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	6/12
10	Le point sur la langue	Louis Cornélius/VLB	5/6

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NO DE SEMAINES
Essais étrangers			
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/23
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/19
3	Les livres paradisi, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	3/5
4	Les Trumperies. Le meilleur du pire de Donald...	François Durpaire Kevin Picciau/Éditio	-/1
5	Économie du bien commun	Jean Tirole/Presses universitaires de France	-/1
6	Penser l'Islam	Michael Onrady/Grasset	-/1
7	Justice	Michael J. Sandel/Albin Michel	-/1
8	La sagesse de l'argent	Pascal Bruckner/Grasset	-/1
9	Quelle sorte de créatures sommes-nous?...	Noam Chomsky/Lux	-/1
10	Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal...	Aymeric Caron/Don Quichotte	5/7

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

CULTURE › LIVRES

Quand l'économie fait illusion

Économiste contestataire, Ianik Marcil dégonfle les métaphores trompeuses de ses confrères

LOUIS CORNELLIER



Le grand romancier américain John Steinbeck s'expliquait mal la résignation du peuple frappé par la crise des années 1930. N'aurait-il pas été normal que les travailleurs se révoltent contre un système qui les réduisait à la plus grande misère? «Je crois que le problème est que personne ne se considérait comme un prolétaire», écrivait Steinbeck. Chacun n'était qu'un capitaliste en difficultés temporaires. Le mythe du rêve américain, en d'autres termes, était passé par là.

L'économiste Ianik Marcil, qui rapporte cette réflexion du romancier, affirme qu'aujourd'hui encore, le discours dominant de ses confrères produit le même effet mystificateur. «La maîtrise d'un discours pseudoscientifique, l'appel à la vérité des faits statistiques ou la capacité digne d'une sorcière de lire l'inquiétant avenir dans les entrailles de poulet ou les feuilles de thé font de l'économiste l'alchimiste des temps modernes», écrit Marcil dans *Les passagers clandestins*, un vif essai qu'il présente comme «un réquisitoire contre les détournements du discours économique et politique qui masquent les rapports de pouvoir en jeu et les conséquences néfastes de notre activité économique».

Métaphores et réalités

Le discours économique dominant, néolibéral pourrait-on dire pour résumer, fourmille, en effet, de métaphores visant à rendre accessibles à tous des concepts savants. Les marchés, dit-on par exemple, ont des «humeurs», chacun doit payer sa «juste part», qui équivaut souvent à «un café par jour», pour ne pas faire reposer le «fardeau fiscal» sur les épaules des riches qui sont souvent d'admirables «self-made-men» et tout le tralala.

Marcil, en bon keynésien qui aime l'art et cultive le souci de la vulgarisation, n'a rien contre la métaphore. Son titre en reprend une en la détournant. En économie, le passager clandestin est celui qui profite d'un avantage sans payer sa juste part. Pour Marcil, les économistes qui utilisent la métaphore pour couper



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La statistique apporte une illusoire précision au discours politique et économique, note Ianik Marcil.

court à la réflexion sont dans une semblable position. Aussi, précise-t-il, la métaphore devient «problématique à partir du moment où elle remplace

Il ne s'agit pas d'être contre l'économie, ce qui serait stupide. Il s'agit d'être pour une économie humaniste.

L'analyse et la réflexion nuancées et approfondies, entraînant ainsi une «perte d'emprise sur le réel».

L'exemple classique est le concept de «main invisible», théorisé au XVIII^e siècle par Adam Smith. Chacun, en poursuivant son intérêt individuel, contribuerait à la réalisation du bien-être collectif, grâce à cette main qui s'apparente à une force divine. Les économistes qui suivront, explique Marcil, naturaliseront cette idée en parlant de «lois du marché» et d'«ordre naturel» ou «spontané», qu'il convient, par conséquent, de ne pas entraver par des interventions de l'État qui briseraient l'«équilibre».

L'économiste Léon Walras (1834-1910) décrira même cette «réalité» à l'aide de modèles mathématiques, comme le font les physiciens pour décrire la réalité matérielle. «Le

sous-texte, explique Marcil, est que les agents économiques que nous sommes ne peuvent que s'y contraindre. Qui refuserait d'obéir à la loi de la gravité? Il faudrait être tout aussi sot d'avoir l'ambition de contrecarrer les lois du marché.»

Pourtant, précise l'économiste contestataire, les marchés sont des institutions sociales qui n'ont rien de naturel et «qui peuvent donc être transformées volontairement par l'action collective».

Bluff statistique

Les économistes maîtrisent l'art de bluffer le profane en lui balançant des chiffres. «La statistique apporte une illusoire précision au discours politique et économique», note Marcil en montrant notamment que la notion de moyenne est le plus souvent trompeuse, tout comme le sont les concepts de classe moyenne et de génération.

La pensée néolibérale, en réduisant l'humain à son statut d'*Homo œconomicus*, c'est-à-dire d'acteur économique rationnel à la poursuite de son intérêt financier qui n'entretient qu'un lien marchand avec

le monde, n'explique pas le réel, qui est fait de liens sociaux, culturels et politiques; elle l'aplatit au bénéfice des privilégiés qui ont tout intérêt à transformer les citoyens, préoccupés par le bien commun, en «ressources humaines» exploitables.

Disciple du grand Keynes et de son commentateur québécois Gilles Dostaler, Ianik Marcil adhère à une vision économique à la fois scientifique, politique et morale, mise «au service du bien, du beau et du juste» et soumise à un devoir de modestie. Son essai, éclairant et accessible au lecteur motivé, rappelle les excellents *Pour en finir avec l'économisme* (Boréal, 1995), de Richard Langlois, et *La juste part* (Atelier 10, 2012), de David Robichaud et Patrick Turmel. Il ne s'agit pas d'être contre l'économie, ce qui serait stupide. Il s'agit d'être pour une économie humaniste.

louisco@sympatico.ca

LES PASSAGERS CLANDESTINS MÉTAPHORES ET TROMPE-L'ŒIL DE L'ÉCONOMIE
Ianik Marcil
Somme toute
Montréal, 2016, 188 pages

Les grandes leçons de l'exil

Des intellectuels d'un proche passé nourrissent l'actuel débat identitaire

MICHEL LAPIERRE

«À l'heure où les enjeux migratoires deviennent de plus en plus pressants et où est remise en question de multiples manières la pertinence des frontières, la pensée de ceux qui ont connu l'exil doit éclairer notre réflexion», écrit le politologue François Charbonneau à propos de l'ouvrage collectif *L'exil et l'errance*. Le rejet de l'hitlérisme, surtout, y est instructif. L'exilé Thomas Mann ne transportait-il pas en lui son Allemagne natale et même le monde entier?

Dans le livre publié sous la direction de Charbonneau, de l'Université d'Ottawa, parmi les textes des 20 collaborateurs, dont une dizaine de Québécois, le chapitre consacré à Thomas Mann (1875-1955) par le philosophe Daniel Jacques est particulièrement intéressant. L'auteur y analyse le roman *Docteur Faustus* que l'écrivain allemand antinazi composa de 1943 à 1947, au cours de son exil aux États-Unis, convaincu alors de sa seule identité intérieure: «Là où je suis, là est la culture allemande.»

Pour Mann, «la tragédie» de l'un des personnages principaux du récit, un musicien qui sombre dans la folie, «se confond avec celle de Nietzsche». À la même époque, le romancier brossa un portrait du penseur qui prolonge la réflexion de Jacques. Il risqua cette étonnante et subtile interprétation: «C'est non pas Nietzsche qui a fait le fascisme, mais le fascisme qui a fait Nietzsche», pour tant bien antérieur au mouvement.

Il explique: «essentiellement étranger à la politique et spirituellement innocent», Friedrich Nietzsche (1844-1900) «a pressenti, dans sa philosophie de la puissance, ainsi qu'un très sensible appareil enregistreur et émetteur, et signalé, comme une aiguille, tremblante, la venue de l'époque fasciste dans laquelle nous vivons et vivrons, malgré la victoire militaire remportée sur le fascisme, longtemps encore». Un collaborateur du livre, Yves Couture, dépeint d'ailleurs Nietzsche comme un «errant» lumineux.

Quant à Daniel Tanguay, il souligne chez Karl Löwith



AGENCE FRANCE-PRESSE

Le chapitre consacré à l'auteur Thomas Mann (ici en 1949) est particulièrement intéressant.

(1897-1973), philosophe allemand d'origine juive, réfugié aux États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale, sa conscience de l'instrumentalisation de Nietzsche par les nazis et de l'affinité secrète de la pensée de Martin Heidegger avec leur doctrine. Cela permit à Löwith, comme le conclut si bien son exégète québécois, «d'apprendre que la seule patrie du philosophe était le monde».

Un autre penseur judéo-allemand, expatrié à la même époque, Günther Anders (1902-1992), étudié par Patrick Moreau, se rend compte que, sur une planète tourmentée par les chauvinismes et les hégémonismes, «être libre, cela signifie: être étranger». Sa brillante extravagance rejoint celle de Thomas Mann qui, pour les protéger contre les venins, traînait superbement l'Allemagne et le reste du monde dans son baluchon de créateur en exil.

Collaborateur
Le Devoir

L'EXIL ET L'ERRANCE
LE TRAVAIL DE LA PENSÉE
ENTRE ENRACINEMENT
ET COSMOPOLITISME
Sous la direction
de François Charbonneau
Liber
Montréal, 2016, 308 pages

Hydro Québec présente

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

20 ANS FRANÇOIS-BERNIER

domaineforget.com
418 452-3535 | 1 888 336-7438

CONCERTS DU FESTIVAL

JEUDI 7 JUILLET 20 H
Le Domaine Danse
LA OTRA ORILLA
MOI&LESAUTRES

VENDREDI 8 JUILLET 20 H
Signé DUTILLEUX, MOZART, ENESCO

SAMEDI 9 JUILLET 16 H 30
Concert-apéro - Sangria et tapas!
ANA VIDOVIĆ, guitare

SAMEDI 9 JUILLET 20 H
PEPE ROMERO, guitare

Stein Monast
S.E.N.C.R.L. AVOCATS

LES BRUNCHES-MUSIQUE

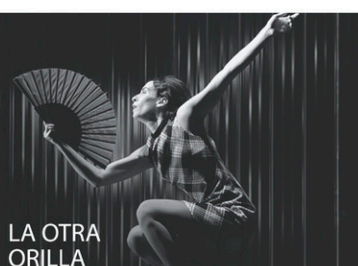


10 JUILLET - TRIO PIACELLA
COMPLET!

17 JUILLET - SI ÇA VOUS JAZZ!
Denis Poliquin et Marc Bélanger, guitares
10 h 30 à 12 h : 1^{er} service - COMPLET!
12 h 30 à 14 h : 2^e service

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

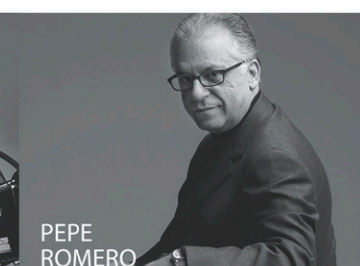
Entre mer et montagnes, découvrez plus de 25 oeuvres installées sur la propriété!
UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!



LA OTRA ORILLA



ANA VIDOVIĆ



PEPE ROMERO



JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

domaineforget.com
418 452-3535 | 1 888 336-7438

